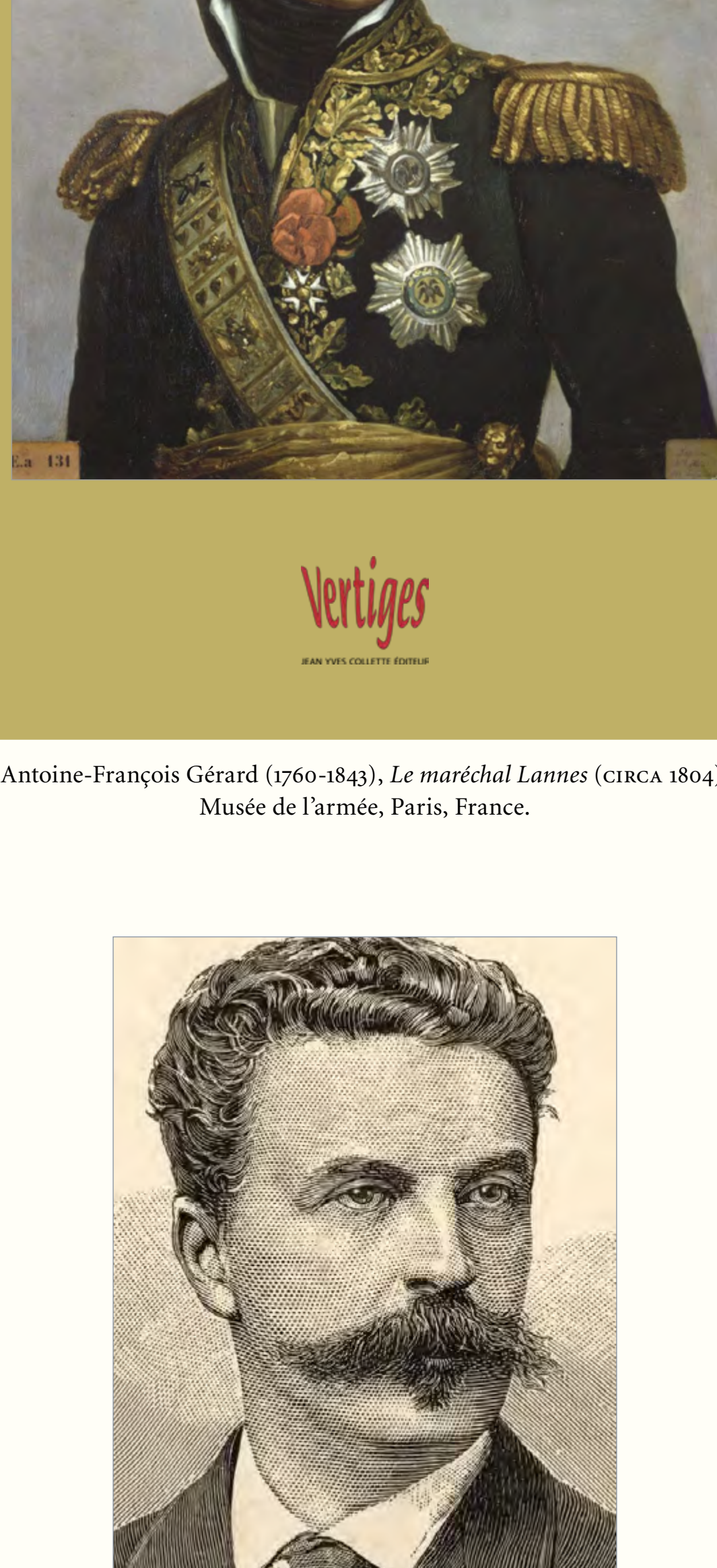
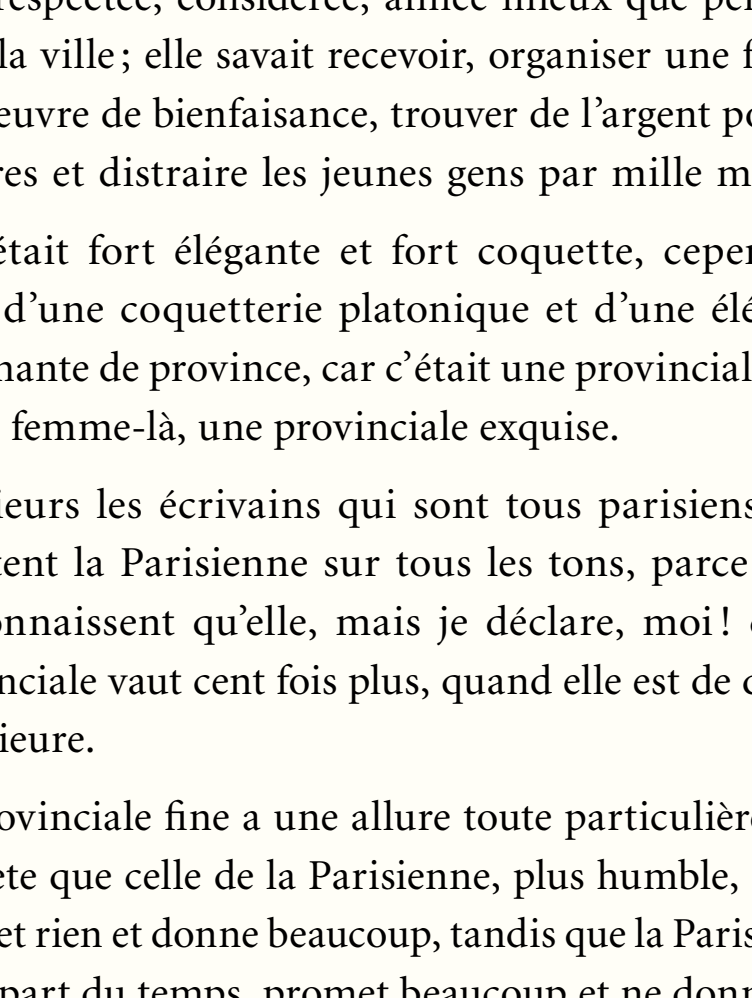


La Chambre 11

nouvelle



Antoine-François Gérard (1760-1843), *Le maréchal Lannes* (circa 1804), Musée de l'armée, Paris, France.



Guy de Maupassant (1850-1893).

— **COMMENT !** vous ne savez pas pourquoi on a déplacé monsieur le premier président Amandon ?

— Non, pas du tout.

— Lui non plus, d'ailleurs, ne l'a jamais su. Mais c'est une histoire des plus bizarres.

— Contez-la-moi.

— Vous vous rappelez bien madame Amandon, cette jolie petite brune maigre, si distinguée et fine qu'on appelait madame Marguerite dans tout Perthuis-le-Long ?

— Oui, parfaitement.

— Eh bien, écoutez. Vous vous rappelez aussi comme elle était respectée, considérée, aimée mieux que personne dans la ville ; elle savait recevoir, organiser une fête ou une œuvre de bienfaisance, trouver de l'argent pour les pauvres et distraire les jeunes gens par mille moyens.

Elle était fort élégante et fort coquette, cependant, mais d'une coquetterie platonique et d'une élégance charmante de province, car c'était une provinciale cette petite femme-là, une provinciale exquise.

Messieurs les écrivains qui sont tous parisiens nous chantent la Parisienne sur tous les tons, parce qu'ils ne connaissent qu'elle, mais je déclare, moi ! que la provinciale vaut cent fois plus, quand elle est de qualité supérieure.

La provinciale fine a une allure toute particulière, plus discrète que celle de la Parisienne, plus humble, qui ne promet rien et donne beaucoup, tandis que la Parisienne, la plupart du temps, promet beaucoup et ne donne rien au déshabillé.

La Parisienne, c'est le triomphe élégant et effronté du faux. La provinciale, c'est la modestie du vrai.

Une petite provinciale délurée, avec son air de bourgeoise alerte, sa candeur trompeuse de pensionnaire, son sourire qui ne dit rien, et ses bonnes petites passions adroites, mais tenaces, doit montrer mille fois plus de ruse, de souplesse, d'invention féminine que toutes les Parisiennes réunies, pour arriver à satisfaire ses goûts, ou ses vices, réveiller aucun soupçon, aucun potin, aucun scandale dans la petite ville qui la regarde avec tous ses yeux et toutes ses fenêtres.

Madame Amandon était un type de cette race rare, mais charmante. Jamais on ne l'avait suspectée, jamais on n'aurait pensé que sa vie n'était pas limpide comme son regard, un regard marron, transparent et chaud, mais si honnête — vas-y voir !

Donc, elle avait un truc admirable, d'une invention géniale, d'une ingéniosité merveilleuse et d'une incroyable simplicité.

Elle cueillait tous ses amants dans l'armée, et les gardait trois ans, le temps de leur séjour dans la garnison. — Voilà. — Elle n'avait pas d'amour, elle avait des sens.

Dès qu'un nouveau régiment arrivait à Perthuis-le-Long, elle prenait des renseignements sur tous les officiers entre trente et quarante ans, car avant trente ans on n'est pas encore discret. Après quarante ans, on faiblit souvent.

Oh ! elle connaissait les cadres aussi bien que le colonel. Elle savait tout, tout, les habitudes intimes, l'instruction, l'éducation, les qualités physiques, la résistance à la fatigue, le caractère patient ou violent, la fortune, la tendance à l'épargne ou à la prodigalité. Puis elle faisait son choix. Elle prenait de préférence les hommes d'allure calme, comme elle, mais elle les voulait beaux. Elle voulait entendre qu'ils n'eussent aucune liaison connue, aucune passion ayant pu laisser des traces ou ayant fait quelque bruit. Car l'homme dont on cite les amours n'est jamais un homme bien discret.

Après avoir distingué celui qui l'aimerait pendant les trois ans de séjour réglementaire, il restait à lui jeter le mouchoir.

Que de femmes se seraient trouvées embarrassées, auraient pris les moyens ordinaires, les voies suivies par toutes, se seraient fait faire la cour en marquant toutes les étapes de la conquête et de la résistance, en laissant un jour baiser les doigts, le lendemain le poignet, le jour suivant la joue, et puis la bouche, et puis le reste.

Elle avait une méthode plus prompte, plus discrète et plus sûre. Elle donnait un bal.

L'officier choisi invitait à danser la maîtresse de la maison. Or, en valsant, entraînée par le mouvement rapide, étourdie par l'ivresse de la danse, elle se serrait contre lui comme pour se donner, et lui étreignait la main d'une pression nerveuse et continue.

S'il ne comprenait pas, ce n'était qu'un sot, et elle passait au suivant, classé au numéro deux dans les cartons de son désir.

S'il comprenait, c'était une chose faite, sans tapage, sans galanteries compromettantes, sans visites nombreuses.

Quoi de plus simple et de plus pratique ?

Comme les femmes devraient user d'un procédé semblable pour nous faire comprendre que nous leur pensions ! Combien cela supprimerait de difficultés, d'hésitations, de paroles, de mouvements, d'inquiétudes, de trouble, de malentendus ! Combien souvent nous passons à côté d'un bonheur possible, sans nous en douter, car qui peut pénétrer le mystère des pensées, les abandons secrets de la volonté, les appels muets de la chair, tout l'inconnu d'une âme de femme, dont la bouche reste silencieuse, l'œil impénétrable et clair.

Dès qu'il avait compris, il lui demandait un rendez-vous. Et elle le faisait toujours attendre un mois ou six semaines, pour l'épier, le connaître et se garder s'il avait quelque défaut dangereux.

Pendant ce temps, il se creusait la tête pour savoir où ils pourraient se rencontrer sans péril ; il imaginait des combinaisons difficiles et peu sûres.

Puis, dans quelque fête officielle, elle lui disait tout bas :

— Allez, mardi soir, à neuf heures, à l'hôtel du *Cheval d'Or* près des remparts, route de Vouziers, et demandez mademoiselle Clarisse. Je vous attendrai, surtout soyez en civil.

Depuis huit ans, en effet, elle avait une chambre meublée à l'année dans cette auberge inconnue. C'était une idée de son premier amant qu'elle avait trouvée pratique, et l'homme parti, elle garda le nid.

Oh ! un nid médiocre, quatre murs tapissés de papier gris clair à fleurs, un lit de sapin, sous des rideaux de mousseline, un fauteuil acheté par les soins de l'aubergiste, sur son ordre, deux chaises, une descente de lit, et les quelques vases nécessaires pour la toilette ! Que fallait-il de plus ?

Sur les murs, trois grandes photographies. Trois colonels à cheval ; les colonels de ses amants ! Pourquoi ? Ne pouvant garder l'image même, le souvenir direct, elle avait peut-être voulu conserver ainsi des souvenirs par ricochet ?

Et elle n'avait jamais été reconnue par personne dans toutes ses visites au *Cheval d'Or*, direz-vous ?

Jamais ! Par personne !

Le moyen employé par elle était admirable et simple. Elle avait imaginé et organisé des séries de réunions de bienfaisance et de piété auxquelles elle allait souvent et auxquelles elle manquait parfois. Le mari, connaissant ses œuvres pieuses, qui lui coûtaient fort cher, vivait sans soupçons.

Donc, une fois le rendez-vous convenu, elle disait, en dinant, devant les domestiques :

— Je vais ce soir à l'Association des ceintures de flanelle pour les vieillards paralytiques.

Et elle sortait vers huit heures, entrait à l'Association, en ressortait aussitôt, passait par diverses rues, et, se trouvant seule dans quelque ruelle, dans quelque coin sombre et sans quinquet, elle enlevait son chapeau, le remplaçant par un bonnet de bonne apporté sous son mantelet, déployait un tablier blanc dissimulé de la même façon, le nouait autour de sa taille, et portant dans une serviette son chapeau de ville et le vêtement qui tout à l'heure lui couvrait les épaules, elle s'en allait trotinant, hardie, les hanches découvertes, petite bobonne qui fait une commision ; et quelquefois même elle courait comme si elle eût été fort pressée.

Qui donc aurait reconnu dans cette servante mince et vive madame la première présidente Amandon ?

Elle arrivait au *Cheval d'Or*, montait à sa chambre dont elle avait la clef ; et le gros patron, maître Trouveau, la voyant passer de son comptoir, murmurait :

— V'là mamzelle Clarisse qui va t'à ses amours.

Il avait bien deviné quelque chose, le gros malin, mais il ne cherchait pas à en savoir davantage, et certes il a été bien surpris en apprenant que sa cliente était madame Amandon, madame Marguerite, comme on disait dans Perthuis-le-Long.

Or, voici comment l'horrible découverte eut lieu.

Jamais mademoiselle Clarisse ne venait à ses rendez-vous deux soirs de suite, jamais, jamais, étant trop fine et trop prudente pour cela. Et maître Trouveau le savait bien, puisque pas une fois, depuis huit ans, il ne l'avait vue arriver le lendemain d'une visite. Souvent même, dans les jours de presse, il avait disposé de la chambre pour une nuit.

Or, pendant l'été dernier, monsieur le premier Amandon s'absenta pendant une semaine. On était en juillet ; madame avait des ardeurs, et comme on ne pouvait pas craindre d'être surpris, elle demanda à son amant, le beau commandant de Varangelles, un mardi soir, en le quittant, s'il voulait la revoir le lendemain, il répondit :

— Comment donc !

Et il fut convenu qu'ils se retrouveraient à l'heure ordinaire le mercredi. Elle dit tout bas :

— Si tu arrives le premier, mon chéri, tu te coucheras pour m'attendre.

Ils s'embrassèrent, puis se séparèrent.

Or, le lendemain, vers dix heures comme maître Trouveau lisait les *Tablettes de Perthuis*, organe républicain de la ville, il cria, de loin, à sa femme, qui plumait une volaille dans la cour :

— Voilà le choléra dans le pays. Il est mort un homme hier à Vauvigny.

Puis il n'y pensa plus, son auberge étant pleine de monde, et les affaires allant fort bien.

Vers midi, un voyageur se présenta, à pied, une espèce de touriste, qui se fit servir un bon déjeuner, après avoir bu deux absinthes. Et comme il faisait fort chaud, il absorba un litre de vin, et deux litres d'eau, au moins.

Il prit ensuite son café, son petit verre, ou plutôt, trois petits verres. Puis, se sentant un peu lourd, il demanda une chambre pour dormir une heure ou deux. Il n'y en avait plus une seule de libre, et le patron, ayant consulté sa femme, lui donna celle de mademoiselle Clarisse. L'homme y entra, puis, vers cinq heures, comme on ne l'avait pas vu ressortir, le patron alla le réveiller.

Quel étonnement, il était mort !

L'aubergiste redescendit trouver sa femme :

— Dis donc, l'artiste que j'avais mis dans la chambre onze, je crois bien qu'il est mort.

Elle leva les bras :

— Pas possible ! Seigneur Dieu. C'est-il le choléra ?

Maître Trouveau secoua la tête :

— Je croirais plutôt à une contagion cérébrale vu qu'il est noir comme la lie de vin.

Mais la bourgeoise, effarée, répétait :

— Faut pas le dire, faut pas le dire, on croirait au choléra. Va faire tes déclarations et ne parle pas. On l'emportera t'à la nuit pour n'être point vus. Et ni vu ni connu, je t'embrouille.

L'homme murmura :

— Mamzelle Clarisse est v'nue hier, la chambre est libre ce soir.

Et il alla chercher le médecin qui constata le décès, par congestion après un repas copieux. Puis il fut convenu avec le commissaire de police qu'on enlèverait le cadavre vers minuit, afin qu'on ne soupçonnât rien dans l'hôtel.

Il était neuf heures à peine, quand madame Amandon pénétra furtivement dans l'escalier du *Cheval d'Or*, sans être vue par personne, ce jour-là. Elle gagna sa chambre, ouvrit la porte, entra. Une bougie brûlait sur la cheminée. Elle se tourna vers le lit. Le commandant était couché, mais il avait fermé les rideaux.

Elle prononça :

— Une minute, mon chéri, j'arrive.

Et elle se dévêtit avec une brusquerie fiévreuse, jetant ses bottines par terre et son corset sur le fauteuil. Puis sa robe noire et ses jupes dénouées étant tombées en cercle autour d'elle, elle se dressa, en chemise de soie rouge, ainsi qu'une fleur qui vient d'éclore.

Comme le commandant n'avait point dit un mot, elle demanda :

— Dors-tu, mon gros ?

Il ne répondit pas, et elle se mit à rire en murmurant :

— Tiens, il dort, c'est trop drôle !

Elle avait gardé ses bas, des bas de soie noire à jour, et, courant au lit, elle se glissa dedans avec rapidité, en saisissant à pleins bras et en baisant à pleines lèvres, pour le réveiller brusquement, le cadavre glacé du voyageur ! Pendant une seconde, elle demeura immobile, trop effarée pour rien comprendre. Mais le froid de cette chair inerte fit pénétrer dans la sienne une épouvante atroce et irraisonnée avant que son esprit eût pu commencer à réfléchir.

Elle avait fait un bond hors du lit, frémissant de la tête aux pieds ; puis, courant à la cheminée, elle saisit la bougie, revint et regarda ! Et elle aperçut un visage affreux qu'elle ne connaissait point, noir, enflé, les yeux clos, avec une grimace horrible de la mâchoire.

Elle poussa un cri, un de ces cris aigus et interminables que jettent les femmes dans leurs affolements, et, laissant tomber sa bougie, elle ouvrit la porte, s'enfuit, nue, par le couloir en continuant à hurler d'une façon épouvantable.

Un commis voyageur en chaussettes, qui occupait la chambre numéro 4, sortit aussitôt et la reçut dans ses bras.

Il demanda, effaré :

— Qu'est-ce qu'il y a, belle enfant ?

Elle balbutia, éperdue :

— On... on... on... a tué quelqu'un... dans... dans ma chambre... D'autres voyageurs apparaissaient. Le patron lui-même accourut.

Et tout à coup le commandant montra sa haute taille au bout du corridor.

Dès qu'elle l'aperçut, elle se jeta vers lui en criant :

— Sauvez-moi, sauvez-moi, Gontran... On a tué quelqu'un dans notre chambre.

Les explications furent difficiles. Monsieur Trouveau, cependant, raconta la vérité et demanda qu'on relâchât immédiatement mamzelle Clarisse, dont il répondait sur sa tête. Mais le commis voyageur en chaussettes, ayant examiné le cadavre, affirma qu'il y avait crime, et il décida les autres voyageurs à empêcher qu'on ne laissât partir mamzelle Clarisse et son amant.

Ils durent attendre l'arrivée du commissaire de police, qui leur rendit la liberté, mais qui ne fut pas discret.

Le mois suivant, monsieur le premier Amandon recevait un avancement avec une nouvelle résidence.

Guy de Maupassant

La Chambre 11,

nouvelle de Guy de Maupassant (1850-1893),
est parue dans le quotidien *Gil Blas*
du mardi 9 décembre 1884.

ISBN : 978-2-89816-053-0

© Vertiges éditeur, 2020

— 1054 —

Dépôt légal – BaNq et BAC : premier trimestre 2020.

Lecturiels

www.lecturiels.org